

s'étaient déroulés devant nous, et murmurant comme un refrain obsesseur et monotone l'ancienne devise des chevaliers de l'ordre de Saint-Michel : *Immensi tremor Oceani!*

II

Le matin, nous étions sur la plage. La marée se retirait, laissant à découvert les lises, mais pas assez vite au gré de notre désir. Nous voulions visiter ce mont Saint-Michel qui, la veille, nous était apparu de la rive sous des aspects si fantastiques. Nous aurions pu gagner la roche en sautillant sur la crête de la digue; mais la tange déposée par le flot l'avait rendue glissante. Nous préférâmes aller en canot par le chenal du Couesnon. A notre grande surprise, pas une de ces pierres, posées sans ciment les unes sur les autres, n'avait bougé, et l'Océan, qui déracine des blocs de granit, s'était brisé contre des cailloux.

En approchant, chaque détail de cette bizarre pyramide faite de rochers et de constructions se dessinait

plus nettement et prenait un caractère prodigieux et formidable. De la ceinture de remparts et de tours qui cerce la base du mont s'élèvent de hautes murailles, le pied engagé dans le roc vif, qu'elles semblent continuer. Ces murailles dominent les toits des habitations resserrées entre les fortifications et l'abbaye proprement dite, dont les fondements sont au niveau des cheminées. Il fallait le génie singulier du moyen âge et le besoin de se défendre contre les invasions pour s'aviser de couvrir de bâtisses un pain de sucre presque inaccessible; mais cette plantation abrupte, si elle n'est pas commode pour la vie ordinaire, multiplie les effets pittoresques par les brusques changements de niveau, et, en étageant les édifices les uns au-dessus des autres, vous les fait saisir d'un coup d'œil, comme s'ils étaient peints sur une toile dressée. Les silhouettes se découpent avec toute sorte d'échancrures inattendues et une variété d'angles que ne sauraient donner des monuments d'un assiette unie. — Au-dessus des bâtiments de l'abbaye devenue prison, et composés d'un assemblage de murs, de tourelles, de contre-forts, d'arcatures, de pincettes, de toits en poivrière remontant à diverses époques, jaillit l'église étroite et haute avec ses aiguilles, ses arcs-boutants, ses pinacles, ses longues fe-

nêtres en ogives et son clocher écimé où se démanche aujourd'hui un télégraphe, et où jadis rayonnait, comme si elle venait de descendre du ciel pour se poser sur ce sommet, la statue dorée de l'archange saint Michel, le glaive flamboyant en main.

Toute cette architecture s'élançait avec une ardeur d'escalade que les siècles n'ont pas refroidie et semble vouloir prendre d'assaut la montagne qu'elle couvre. Le génie grec cherchait la ligne horizontale, et le génie gothique la ligne perpendiculaire, comme s'il eût essayé d'atteindre et de percer le ciel. L'un exprimait le calme, l'autre l'inquiétude. La vue du mascaret s'avancant dans le Couesnon nous avait fait penser aux chevaux galopant sur la visière du casque de Pallas; le mont Saint-Michel nous fit voler en idée à l'Acropole d'Athènes, ce rocher soudain se dressant au milieu d'une plaine, fortifié comme celui-ci et renfermant aussi un temple. Mais quelle différence dans l'effet produit! toute la différence du polythéisme au christianisme, de l'azur à la brume, de la Méditerranée à l'Océan!

Le canot nous déposa au bout de la jetée sur une bande de tangué, parmi d'énormes pierres roulées du haut du mont et confusément entassées. Ces roches baignées deux fois chaque jour par l'eau marine étaient

plaquées de mousses vertes ou violâtres et auraient fourni de bons premiers plans à des peintres d'aquarelle. Sur l'une d'elles, où l'on arrive en s'aidant des mains et des genoux, se creuse une empreinte en forme de pied que la légende dit avoir été laissée par le brodequin de l'archange guerrier lorsqu'il combattit le démon. Est-ce vraiment là qu'eut lieu cette lutte allégorique du bon principe contre le mauvais, qui a inspiré un si noble chef-d'œuvre à Raphaël? C'est un point que nous ne discuterons pas, disposé que nous sommes à croire la tradition populaire, aussi vraie après tout que l'histoire prétendue sérieuse.

De cette mince rive, les rochers et les édifices, vus en raccourci, se présentent sous les angles les plus désordonnés et les plus pittoresques. Nous la suivîmes jusqu'à une tour dont le pied plongeait encore dans l'eau, et que nous contournâmes, au risque de mouiller nos chaussettes, en nous aidant de quelques pierres des fondations, et bientôt la porte de la ville — car il y a une ville au mont Saint-Michel — nous admit sans aucune des formalités exigées autrefois : nul farouche soldat, le pot en tête et le plastron sur l'estomac, ne nous fouilla d'un air rogue pour nous ôter nos armes. Nous nous trouvâmes dans une petite place irrégulière for-

mant une sorte de trapèze, entourée de murailles crénelées demantelées à demi, où s'encastre un lion rampant posant son ongle sur l'écu abbatial; en face s'ouvre entre deux tours la seconde entrée, dont l'arcade a pour claveau un écusson de granit rendu fruste par le temps et l'air salin, où pourtant l'on distingue encore les armoiries de la ville, « trois saumons sur champ ondé, » blason tout à fait convenable pour ce nid de pêcheurs. Un pont-levis disparu et une herse de fer dont on voit encore quelques dents la défendaient jadis. Cette première place est encombrée de filets et de barques de sauvetage qu'on retire là quand la mer est trop basse ou trop grosse; mais, comme pour rappeler la destination guerrière du lieu, de chaque côté de la deuxième porte deux énormes pièces de canon en fer, effritées et rongées de rouille, ayant encore leur boulet de pierre au ventre, semblent vous menacer de leur gueule impuissante. Ces pièces, dites *les Michelettes*, ont été enlevées aux Anglais en 1427, quand ils levèrent le siège du mont Saint-Michel, lassés par une résistance héroïque.

L'une de ces places s'appelle *cour du Lion*, et l'autre *cour de la Herse*; les détails que nous venons de donner disent pourquoi. Au delà commence à grimper entre deux rangs de vieilles maisons qui se touchent par le

pignon, s'épaulent les unes contre les autres, se montent sur la tête, la belle rue, la rue principale, unique du mont, une rue à ravir d'aise les artistes, à désespérer les philistins; quelques stupides replâtrages modernes n'ont pu en altérer l'antique physionomie. Au temps où le mont Saint-Michel était un grand but de pèlerinage comme Saint-Jacques de Compostelle, comme Notre-Dame de Lorette, qui voyait accourir de tous les pays de la chrétienté, bourdon en main, coquilles au dos, les dévots pleins de ferveur, ces logis étaient des hôtelleries dont les noms sont conservés dans l'ancien terrier de l'abbaye. Il y avait *le Soleil royal*, *les Trois Rois*, *l'Image saint Michel*, *la Maison du Goblin*, *la Syrène*, *l'Hôtel Saint-Pierre*, *la Truie qui file*, *les Quatre Fils Esmond* — sans doute *les Quatre Fils Aymon* — *la Coquille*, *la Licorne*, *la Tête d'or*, ainsi que nous l'apprend M. Édouard Le Hericher, dans sa curieuse et instructive notice sur le mont Saint-Michel. Ce grand nombre d'auberges montre quelle était l'affluence des pèlerins; en raison de ce concours, il se faisait au mont un commerce assez lucratif d'images, de médailles, de chapelets et autres menus objets bénits que remplacent maintenant les petits travaux en coquillages et en bois sculpté des détenus.

Comme il fallait amasser des forces pour l'ascension

de la montagne, nous fîmes un copieux déjeuner dans un cabaret établi à la même place qu'une des anciennes hôtelleries dont nous venons de citer les enseignes, mais ayant perdu, pour se mettre au niveau du progrès, toute physionomie moyen âge, défaut qu'il rachète par la bonté de sa cuisine.

L'usage est de commencer la visite du mont Saint-Michel par une promenade sur les remparts, magnifique échantillon de l'art militaire au temps de la féodalité. Ces travaux de défense consistent en une épaisse muraille bordée de mâchicoulis, et relevée de distance en distance par des tours rondes. Le rempart et les tours plongent dans la mer ou portent sur la grève selon l'heure; puis, quand ils rencontrent la roche, ils s'élèvent avec elle en suivant les anfractuosités du terrain et se rattachent à cette immense muraille haute de cent pieds, longue de deux cent trente, qu'on nomme *la Merveille*, qui abrite trois zones d'édifices superposés et fait de l'abbaye un monument sans rival. Les tours ont chacune leur dénomination. Ce sont, en allant du sud au nord : la tour du Roi, avec son élégante échauquette; l'Escadre, coiffée d'un toit en éteignoir; la tour de la Liberté; la tour Basse; la tour Boucle, où s'accrochent des anneaux de fer pour amarrer les navires;

la tour Marilland, dont le pied s'engage dans la roche, et la tour Claudine, qui se suspend au plateau sur lequel s'élève l'abbaye.

On suit le terre-plein de ces épaisses murailles d'où ruisselaient jadis sur les assaillants le plomb fondu, l'huile et la poix bouillantes, et qui n'ont plus l'air de se souvenir de leur passé héroïque. Elles ne servent plus qu'à préserver du froid les jardinets des maisons dans lesquels le regard plonge comme sur une vue cavalière, et à décorer pittoresquement le flanc de la montagne, justification d'existence bien suffisante.

C'est un spectacle amusant que ce tumulte de bâtisses cherchant leur assiette sur un sol inégal, que ces pans de murs entremêlés de roches, que ces toits dont les cheminées fument sous vos pieds et ces courtils semblables à des puits. Ces petits jardins abrités du vent, chauffés à la réverbération solaire de la roche engraisés par la tanguie, qu'ils n'ont qu'à se baisser pour prendre, contiennent des plantes et des arbres qu'on croirait ne pouvoir pousser que dans un climat plus chaud et sous un ciel plus élément. L'amandier s'y couvre prématurément de sa neige odorante, le figuier y vient à bien, et nous y pûmes cueillir une branche de laurier-rose qui affleurait le rempart et semblait solli-

citer la main. Malgré la rigueur d'un long hiver et le givre de la veille persistant à l'ombre, elle était parfaitement verte.

Des escaliers ménagés dans l'épaisseur du rempart, quand il change de niveau, vous font escalader sans fatigue la roche abrupte jusqu'à l'entrée de l'abbaye.

Les anciens moines ne se fiaient ni à la situation presque inaccessible de leur rocher, ni à la ceinture bien bouclée de remparts qui en serrait les flancs; — la forteresse emportée, il eût fallu encore un siège pour pénétrer dans leur pieuse retraite. Une porte à cintre surbaissé munie d'une herse présentait un premier obstacle; cette défense franchie, on arrivait, en longeant un haut mur, devant une autre porte flanquée de deux tourelles crénelées et fermée par des vantaux bardés de fer qui eussent demandé du canon pour être enfoncés. — Toute cette disposition subsiste encore aujourd'hui, architecturalement du moins; entre les deux tours bâille toujours la voûte noire comme une de ces gueules monstrueuses que le moyen âge, dans ses diableries, figurait comme l'entrée de l'enfer. Un escalier aux degrés rapides s'y engouffre à travers l'ombre et vous conduit à une salle irrégulière à la voûte sillonnée de nervures, qui était la salle des gardes. — En face de soi, en dé-

bouchant de l'escalier, on voit le chambranle et le manteau de la gigantesque cheminée où se chauffaient jadis les soldats, dont les pertuisanes atteintes d'un reflet de flamme brillaient au râtelier. Au fond même de la cheminée, on a modernement pratiqué une porte qui conduit au logis du geôlier; quelques surveillants vont et viennent à travers cette antique salle des gardes. Une partie des précautions qu'on employait autrefois pour empêcher d'entrer dans l'abbaye, on les emploie aujourd'hui pour empêcher d'en sortir.

Il faudrait une monographie tout entière, illustrée d'une centaine de gravures sur bois, pour décrire dans tous ses détails le mont Saint-Michel. Nous n'avons pas la prétention de la faire en quelques pages et après une seule visite de deux ou trois heures; il nous suffira de noter ce qui nous a le plus frappé et de rendre notre impression générale.

Une visite au mont Saint-Michel est un plaisir du même genre que celui qu'on prend à lire un roman d'Anne Radcliffe ou à feuilleter ces étranges eaux-fortes dans lesquelles Piranèse égratignait sur le vernis noir ses cauchemars d'architecture. Vous montez, vous descendez, vous changez à chaque instant de niveau, vous suivez des couloirs obscurs, tantôt dans la montagne,

tantôt dans les airs; vous arrivez à des coëcums, à des portes murées, derrière lesquelles s'accroupissent les vagues terreurs. Le plancher sonne creux sous vos pieds; vous êtes au-dessus du puits des oubliettes ou plutôt du charnier où se déversait le trop-plein de l'étroit cimetière. Une immense roue, semblable au tread-mill des pénitenciers anglais, se meut vaguement à travers l'ombre, enroulant un câble devant une porte ouverte sur l'abîme et par où l'on ne saurait regarder sans vertige; c'est le treuil qui sert à hisser les provisions le long d'une gigantesque glissoire que, de terre, on prendrait pour un contre-fort cyclopéen de la montagne. — Tout à l'heure on vous a fait voir sous une voûte sombre la place qu'occupait la fameuse cage de fer qui, soit dit en passant, était une cage de bois où le gazetier Dubourg fut mangé par les rats. Maintenant, on vous montre l'entrée des anciens cachots, aussi noirs, aussi lugubres què les puits de Venise. Plus loin, c'est un escalier mystérieux, éclairé d'un jour crépusculaire et fantastique, qui a servi de thème à un décor de *Robert le Diable*; ici, un effet digne de Rembrandt ou de Granet; là, un précieux détail d'architecture à exercer la sagacité d'un Viollet-Leduc. — L'imagination se figure le moine de Lewis errant, sa lampe en main, sous ces ogives où sem-

blent s'accrocher de leurs ongles les chauves-souris de Goya. Cette salle à voûte surbaissée serait un excellent fonds pour une de ces fantastiques scènes d'inquisition que le Gréco, dans sa folie, ébauchait d'une main fiévreuse; le terrible pendule d'Edgar Poe ne descendrait-il pas bien de cette clef de voûte sur la poitrine d'un condamné?

Telles étaient nos idées ou plutôt nos rêveries en suivant le directeur du mont Saint-Michel, qui avait la complaisance de nous guider lui-même à travers l'édifice, dont il n'ignore aucun secret. — Pardon si nous insistons sur tous ces recoins perdus qui semblent échapper à la description. *La Merveille*, cette superposition prodigieuse de tous les genres d'architecture qu'employa le moyen âge, sauf le gothique flamboyant, a été racontée bien des fois par des plumes plus capables que la nôtre. La zone inférieure de *la Merveille* est une vaste crypte dont les piliers trapus, ronds ou carrés, supportent des ogives à pointe émoussée d'une force de résistance que ni les siècles, ni les assauts, ni les écroulements n'ont pu ébranler depuis l'an 1117, date de leur construction, due à l'abbé Roger II. L'arrangement des piliers au nombre d'une vingtaine, y forme trois nefs, et rien n'est plus majestueusement sévère dans sa pénombre

mystérieuse que cette salle qui servait d'écurie aux montures des chevaliers, et dont on fait le dortoir des détenus.

Sur une partie de cette salle s'élève le réfectoire des moines, œuvre du commencement du XII^e siècle, avec ses deux nefs formées par huit piliers ronds à base octogone, à chapiteaux trifoliés, de chacun desquels s'élanche un faisceau de huit nervures arrondies qui se croisent avec des rosettes de feuillage et retombent par trois sur les murs ou sur de triples colonnettes. Les luisantes tables de chêne où mangeaient les bons pères sont remplacées par les métiers bourdonnants des prisonniers.

Au-dessus du réfectoire s'étend le dortoir, ajouré de fenêtres d'un caractère original presque moresque ; mais, quelque belles que soient ces deux salles, elles le cèdent à la salle dite *des Chevaliers*, où se tenaient les chapitres de l'ordre de Saint-Michel-Ange. C'est le plus superbe vaisseau gothique qui existe au monde. Deux gigantesques cheminées, grandes comme des maisons modernes, suffisaient à peine à l'échauffer avec des arbres entiers pour bûches. On ne saurait imaginer la noblesse robuste et l'élégance fière des colonnes supportant ces voûtes ogivales. Que cette salle devait être

admirable lorsqu'elle était décorée des bannières et des armes des chevaliers, avec le luxe héraldique qui allait si bien à la France féodale !

Le cloître, avec ses deux rangs de colonnettes en granitelle, est un bijou d'architecture gothique ; il subsiste en son entier, ce qui a de quoi surprendre quand on songe combien est frêle et délicate cette double colonnade tout à jour et toute fleurie d'ornements.

L'église en elle-même, quoique charmante, n'a rien qui puisse étonner après les prodiges des cathédrales ; mais, par sa situation au sommet d'une pyramide, dans un bouquet d'édifices d'où elle s'élanche comme le pistil d'une fleur centrale, elle produit un effet prestigieux. Par malheur, elle est découronnée de sa flèche étincelante qu'un clocher écimé remplace fort mal. Elle manque aussi de portail, car on ne peut appeler de ce nom la devanture qui bouche ses nefs et qui fut maçonnée sous la première république. Le style de la nef, réduite par le dernier incendie de dix travées à quatre, est roman et remonte à l'an 1020.

Il nous fallut faire l'ascension du clocher, d'où l'on découvre une vue immense et d'une beauté incomparable, et le gardien n'eut pas besoin de nous défendre de nous hasarder sur l'étroite corniche qui le pour-

tourne : quelques fous risquaient autrefois cette périlleuse promenade, bonne pour des couvreurs de profession.

Monté sur le faite, nous n'aspirions plus qu'à descendre, comme dit le vers de Corneille, et, traversant les lises, moitié à sec, moitié dans l'eau jusqu'à la cheville, tantôt porté à dos d'homme, quand l'eau devenait trop profonde, tantôt en cabriolet, nous arrivâmes à la pointe de Roche-Torin, où nous attendait notre voiture, un peu las, mais très-content de notre journée.

COURSE DE TAUREAUX

A SAINT-ESPRIT

I

Ceux qui nous font l'honneur d'une visite auront sans doute remarqué au mur de l'antichambre de notre humble logis un bucrâne aux immenses cornes colorées d'une teinte rougeâtre et placé au-dessous d'une lithographie enluminée représentant le cirque de Madrid. Une cocarde de satin, présent de Cucharès, enjolivée de roses et de paillon d'argent, d'où pendent de longs rubans verts, une divisa violette arrachée en notre honneur par Cayetano Sanz aux courses de Bilbao, un éventail rapporté de Malaga et orné du portrait de Montès, complètent cette espèce de trophée tauromachique, auquel vient de s'ajouter récemment une photographie de torero saluant d'une main avec sa montera, et tenant de l'autre la muleta et l'épée.